Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1964)
Heft: 6

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PAUL CHALUS : *L'homme et la religion*. Paris, Editions Albin Michel, 1963, 510 p. L'évolution de l'humanité.

L'auteur de ce volume est à la recherche « d'une *nouvelle perspective* sur l'apparition et les premiers développements de ce fait humain et universel, mais multiforme — observé de l'extérieur — qu'on appelle le comportement religieux » (p. 2). Interrogeant dans des chapitres successifs les religions du Paléolithique et du Mésolithique, du Néolithique et du Chalcolithique en Orient et en Europe, de la Crète minoenne, des anciens Arabes, d'Israël, des âges du Bronze et du Fer en Europe, de l'Iran zoroastrien, M. Chalus voit se dessiner les grandes lignes d'une double évolution religieuse : à partir d'un fonds commun où, au Paléolithique, le besoin de vaincre la mort et d'assurer la subsistance donne naissance à une religion de la fécondité/reproduction/sexualité, deux types d'expression religieuse se cristallisent chez les sédentaires cultivateurs d'une part, chez les nomades pasteurs de l'autre. La religion des sédentaires répond aux données sociologiques et économiques des paysans : attachement au sol, à la terre nourricière ; ensevelissement des morts qui retournent à la terre et qui peuvent en renaître ; la Vie universelle saisie dans la fécondité de la Femme et de la Nature ; divinité immanente et de sexe féminin. On la trouve sous sa forme la plus pure dans la Crète minoenne. La religion des nomades, elle, est l'apanage d'une société nomade aimant les vastes espaces : prédilection pour le mouvement ascendant et descendant ; incinération des morts qui périssent ou montent au ciel ; croyance en une autorité suprême de nature d'abord animale, puis astrale, puis céleste ; divinité transcendante, de sexe masculin. Elle a été développée sous sa forme la plus pure par les Hébreux. Chez les Into-Européens, le deuxième type domine en général ; toutefois, de nombreux éléments de la religion de la déesse viennent s'y joindre. L'auteur conduit son enquête avec soin, ne négligeant ni les méthodes traditionnelles ni les méthodes récentes d'investigation du phénomène religieux, telle la psychologie des profondeurs. Ses résultats sont souvent stimulants. — Il n'est pas possible, dans le cadre de ce compte-rendu, de préciser pourquoi nous ne sommes pas entièrement convaincus. Admettons l'existence de deux types d'expérience religieuse : la religion de la déesse chthonique, la religion du dieu céleste. Toujours est-il que dans tous les systèmes religieux historiques (Egypte, Mésopotamie, Indes, etc.) les deux types s'interpénètrent de manière presque inextricable. Inanna/Istar, déesse astrale et guerrière par excellence, est aussi la déesse de la fécondité, la déesse-mère. Son jeune époux Dumuzi/Tammuz est le dieu de la végétation et des cultures, malgré son épithète principale qui est « le berger ». De même, il n'est guère possible, dans les religions historiques, de dissocier la déesse-mère, la Terre, du « Baal » qui la féconde : le Ciel et la Terre forment un couple indissoluble. Dans tous ces cas, et dans bien d'autres encore, il est difficile de faire la part des nomades et celle des agriculteurs. Quant à la religion des Hébreux nomades, sa reconstitution par l'auteur appelle souvent des réserves ; dans ce domaine, un maximum de prudence est de mise. Qu'est-ce qui autorise, enfin, à parler encore des « sermons rythmés » de Zarathustra ? Ne s'agit-il pas, dans les Gathas, essentiellement non de « sermons »,

mais de prières adressées à Ahura-Mazda ? — Ce livre très stimulant est assorti d'un tableau schématique de l'évolution religieuse de l'humanité ancienne, d'une carte, de 12 planches et de nombreux dessins, ainsi que d'une bibliographie et de 4 index.

CARL A. KELLER.

CLARK B. OFFNER et HENRY VAN STRAELEN : *Modern Japanese Religions*. Leiden, E. J. Brill, 1963, 296 p.

A côté des grandes religions du passé — le shinto, le bouddhisme — on trouve actuellement au Japon à profusion des « religions nouvelles », dont les plus importantes groupent plusieurs millions d'adeptes et qui toutes jouissent d'une immense popularité dans les masses. Ces religions se caractérisent par des doctrines souvent assez hétéroclites et de provenance très diverse — bouddhiste, chrétienne, scientifique, ou d'inspiration personnelle —, par l'importance accordée au fondateur ou au chef spirituel, par un culte qui semble surgir du tréfonds de l'âme japonaise, et par le message et la pratique de la « guérison par la foi ». Les auteurs de ce beau livre — deux missionnaires, l'un protestant et l'autre catholique romain — ont dépouillé une abondante littérature publiée en japonais et en anglais (plusieurs de ces religions envisagent de gagner des adhérents en dehors du Japon), ils ont interrogé les fidèles et les dirigeants, ils ont assisté à des cérémonies et consulté des statistiques officielles, et ils ont produit un ouvrage qui satisfait amplement la curiosité de l'historien des religions. On y trouve, après la description des communautés les plus représentatives, des études sur la base métaphysique (foi au monde des esprits, idées bouddhistes, doctrine du karma), sur la conception de Dieu (Dieu = une grandeur spirituelle, qui se communique, qui est puissante et pleine de miséricorde), et sur la méthode de la guérison par la foi (l'instruction religieuse, la méditation, le rituel). Dans les derniers chapitres, les auteurs présentent quelques réflexions sur l'efficacité de ces religions et sur la manière dont la mission chrétienne devrait les apprécier, tout en tirant certaines leçons de leur succès foudroyant. Les nombreuses planches sont très suggestives et complètent le texte à merveille. Les appendices se composent d'un glossaire des termes japonais (il y manque l'explication de l'abréviation SK = Sekai Kyuseikyo), d'une abondante bibliographie, et d'un index.

CARL A. KELLER.

MA SURYANANDA LAKSHMI : *Quelques aspects d'une sadhana*. Paris, Editions Albin Michel, 1963, 220 p. Spiritualités vivantes.

Résumant ce livre, on peut dire qu'il s'agit d'une présentation, dans le langage de notre temps, de la spiritualité traditionnelle des hindous. L'auteur en possède des connaissances étendues et précises, et elle s'efforce de les mettre à la portée de l'homme cultivé d'aujourd'hui. L'influence des maîtres qui l'ont influencée et qui ont formé et sa pensée et sa pratique religieuse — Ramakrishna, Ramana-Maharshi, surtout Aurobindo — se manifeste dans certaines tendances particulières, voire « sectaires » : interprétation légèrement shaktiste du polythéisme hindou, prépondérance de la « Mère », importance relative de Shiva, besoin de hausser au niveau de l'absolu et du général chaque phénomène du monde religieux et yoguique, goût du paradoxe et des affirmations apparemment contradictoires. Le livre peut être recommandé aux personnes désireuses de s'initier à une pensée hindoue vécue. L'hindouisme est rarement présenté avec tant de rigueur, de précision, de sincérité, et de poésie.

CARL A. KELLER.

RICHARD HENTSCHKE : *Satzung und Setzender : Ein Beitrag zur israelitischen Rechtsterminologie.* Stuttgart, Kohlhammer, 1963, 116 p. Beiträge zur Wissenschaft vom Alten und Neuen Testament, Heft 83.

En 1961, un jeune savant écossais lança une attaque furieuse contre les méthodes courantes en matière de philologie et de théologie bibliques (v. James Barr, *The Semantics of Biblical Language*) ; l'étude de mots isolés, disait-il, est inadmissible au point de vue linguistique, et il faut la remplacer par l'étude de propositions entières. Le livre en question n'est certes pas sans mérites, mais la meilleure réponse à ses extravagances et à ses violences, c'est de persévérer, patiemment et avec un maximum de rigueur scientifique, dans l'investigation de la valeur propre des mots. Le travail de R. Hentschke est un modèle du genre. Dans une première partie, l'auteur constate que le sens fondamental de la racine hébraïque KhQQ est en rapport avec « l'établissement d'une frontière » ; le verbe en effet signifie « graver, inscrire un plan ou un dessin, déterminer ». Les « participes » khoqéq et mekhoqéq désignent les dignitaires de l'amphiktyonie chargés de lever les milices israélites. Le sens général du substantif khoq, analysé dans la seconde partie de l'ouvrage, est : « frontière inscrite, frontière déterminée de manière définitive ». Le sens technique c'est-à-dire juridique, apparaissant à une date inconnue, est très proche de celui du mot thora : « instruction précise concernant un problème particulier ». Contrairement à une théorie généralement admise, le mot Khoq ne désigne pas un genre particulier de lois, en opposition avec mišpat. Il dénote des choses fixées, délimitées, telles des mesures, des parties fixes, et aussi des délais, surtout dans le cadre des règlements relatifs au culte et aux offrandes. — Dans la troisième partie, M. Hentschke se livre à une exploration systématique de l'emploi des termes chez les principaux auteurs de l'Ancien Testament. Les problèmes exégétiques et littéraires sont examinés avec soin — le livre est une belle réussite.

CARL A. KELLER.

ALFONS DEISSLER : *Das Alte Testament und die neuere katholische Exegese.* Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1964, 2e édition, 127 p. Aktuelle Schriften zur Religionspädagogik, 1.

Ce petit ouvrage présente aux fidèles catholiques de langue allemande les fruits des recherches bibliques de ces dernières années qui s'inspirent des directives de l'encyclique *Divino afflante Spiritu* (1943). Une première partie explique les antécédents et le but de ce que l'auteur appelle la « Magna Charta » de la science biblique catholique d'aujourd'hui ; une seconde aborde le problème des auteurs des livres de l'Ancien Testament, une troisième celui des genres littéraires de l'Ecriture, qui joue un rôle si important dans l'exégèse actuelle. Quelques indications bibliographiques terminent cette utile introduction. On notera que l'auteur cite souvent les savants catholiques français comme les professeurs Robert, Feuillet, de Vaux, Cazelles, etc., rendant ainsi un juste hommage à leurs travaux. (Sur le mouvement biblique dans le catholicisme, cf. en particulier : « Le renouveau biblique dans le catholicisme romain », ici même, 1960, p. 285-297.)

ROBERT MARTIN-ACHARD.

WALTHER ZIMMERLI : *Gottes Offenbarung*. Gesammelte Aufsätze zum Alten Testament. München, Chr. Kaiser-Verlag, 1963, 336 p. Theologische Bücherei, 19.

On est heureux de trouver réunis en un seul volume quatorze travaux du vénéré professeur de Göttingen dont plus d'un ont marqué dans l'histoire des recherches vétérotestamentaires. Bien que ces travaux portent sur des sujets très variés — plusieurs sont consacrés à Ezéchiel, d'autres au Décalogue ou à la Loi tout court, d'autres encore au Code sacerdotal, à la littérature sapientiale, au problème du langage, voire à telle phrase du Nouveau Testament — ils sont presque tous animés par un leitmotiv qu'on rencontre tout au long de ces pages : le désir de donner toute sa valeur à la révélation du NOM de YHWH. Ainsi, les trois premiers textes (« Je suis Yahvé », « La connaissance de Dieu selon Ezéchiel », « La parole de la démonstration divine ») forment ensemble une admirable interprétation de l'affirmation de YHWH : « Vous saurez que je suis YHWH. » Autre exemple : dans son étude sur le second commandement (p. 234-248), l'auteur nous explique qu'Israël a proscrit les images non par opposition aux religions environnantes mais parce que YHWH est entré dans l'histoire par sa Parole, sans pour autant permettre aux hommes d'abuser de sa condescendance. Quant à l'article sur la fonction du langage dans l'Ancien Testament, il met en évidence le fait même que YHWH a révélé son NOM, un NOM qui n'est pas un appellatif au sens limpide mais un mot énigmatique demandant à être interprété par Dieu lui-même qui agit dans l'histoire. C'est dire l'intérêt théologique de la démarche de M. Zimmerli qui d'ailleurs très souvent débouche sur le Nouveau Testament. De la première à la dernière page, c'est un livre stimulant, stimulant aussi — et surtout — lorsqu'il suscite des questions, voire des contradictions qui ne semblent pas toujours dénuées de tout fondement. Est-il légitime, pour ne citer que deux exemples, de parler du « unerhörte Triumph des Verbalsatzes im Alten Testament » (p. 295) ? Au point de vue de la syntaxe, l'hébreu ne paraît pas très éloigné de l'accadien, de l'ougaritique ou — en descendant dans le temps — de l'arabe : dans toutes ces langues, on retrouve le même jeu de propositions nominales (qui en hébreu remportent un succès véritablement triomphal !) alternant avec de nombreuses formes verbales définies. Ou encore : « Ist Homer der Wirklichkeit mit den Augen verhaftet, so das Alte Testament mit dem Ohr » (p. 298). Vraiment ? Que fait-on alors des centaines de textes qui mettent en avant la vision, l'acte de voir, la compréhension par l'aperception visuelle ? Du foisonnement de descriptions évocatrices, d'images, de comparaisons avec des choses vues ? A lire l'Ancien Testament, on constate que l'homme hébreu scrute la réalité de ses yeux, qu'il la voit même mieux que nous, qu'il est en mesure de nous apprendre à mieux la voir. On peut aller plus loin : la parole que l'hébreu entend prononcer crée en lui, autour de lui, dans la réalité palpable, une vision, et cela de manière inéluctable et essentielle. — Si nous nous permettons de faire ces quelques remarques qui pourraient paraître critiques, ce n'est que pour souligner combien ce livre enrichit le lecteur.

CARL A. KELLER.

EMMANUEL : *Commentaire juif des Psaumes*. Paris, Payot, 1963, 368 p.

« Comment les chrétiens charnels pourraient-ils comprendre la sanctification d'un laps de temps ? Leur symbole est toujours grossier parce que matériel, même lorsqu'ils prétendent le charger d'une signification spirituelle » (p. 247).

En parlant de la charité évangélique : « C'est du méchant que d'abord est partie l'odieuse surenchère de la charité, comme si la charité pouvait s'installer dans un univers injuste... En proposant au monde païen de devenir saint, comme Israël est saint, immédiatement et sans transition aucune, ils savaient bien, Paul et ses partisans, qu'ils battaient en brèche la vision juive de la vraie charité... Mais la supercherie pouvait réussir à condition qu'on se dise plus juifs que les juifs... plus fidèles à Dieu — en esprit seulement, car la lettre gêne les impies — que ceux-là mêmes qui sont ses enfants. C'est à ce mensonge que se sont attachés les chrétiens des premiers âges, et ils n'ont pas eu de peine à réussir » (p. 48). « La différence entre l'ancienne alliance et le Nouveau Testament est sensible. Le Testament est la disposition au profit de l'homme d'un Dieu qui meurt, l'alliance est un pacte entre deux parties vivantes... L'un impose, l'autre appelle... L'un dit : « J'endosse vos péchés », l'autre : « Débarrassez-vous-en ». L'un dit : « Mon joug est facile à porter », l'autre : « La voie du salut est étroite ». L'un dit : « Acceptez le Testament », l'autre : « Entrez dans l'alliance... Le légalisme spirituel enserre le chrétien comme dans un étau, mais Israël est libre dans son élan spirituel » (p. 310 s.) — Voilà quelques échantillons de ce livre riche en formules étincelantes et en observations fort originales. Certes, le chrétien (au moins le chrétien protestant) a souvent un peu de peine à se reconnaître dans le miroir qu'on lui tend ici : « Pour le chrétien la femme deviendra le symbole du mal, un vase d'impureté, tandis que pour le juif elle restera la couronne du foyer et le joyau de la vie familiale » (p. 351) ; l'Abraham des chrétiens « est devenu le symbole d'une foi aveugle et automatique, d'une foi sans tourments et sans humanité, d'une foi qui aboutit nécessairement à l'impasse de Jésus de Nazareth » (p. 333) ; « le chrétien veut par l'obéissance aveugle effacer le péché originel » (p. 127) ; « pour la prière publique des chrétiens, il faut un prêtre, pour la prière publique d'Israël, dix hommes. La prière publique des chrétiens est une cérémonie, la prière publique des juifs, une communion » (p. 187). Peu importe. Ce qui est plus grave, c'est que le livre est annoncé comme un « commentaire des psaumes », alors que ce n'est en fait qu'une longue série de méditations, numérotées de 1 à 756, déclenchées par certains vocables du texte sacré. L'auteur y ressasse sans cesse les mêmes idées : Israël, peuple privilégié (« Les nations se substituent et meurent, Israël se prolonge et vit. Les nations tournent autour d'Israël comme des ombres, Israël seul est une réalité. Israël témoigne de Dieu, les ombres témoignent d'Israël », p. 40), Israël, peuple martyr (« Le martyre chrétien n'a pas de sens. Celui d'Israël en a un : la haine que porte le méchant à Dieu et qui répond à la constante recherche de Dieu par Israël », p. 173), l'Ancien Testament tout entier, la révolte d'Absalom par exemple (p. 27), étant interprété en fonction de ce martyre ; Dieu lui-même est sauvé par Israël : « C'est par la joie d'Israël en Dieu qu'Israël est sauvé, mais c'est par le salut d'Israël que Dieu est sauvé » (p. 28). Si l'auteur avait le courage de signer ses propos, on pourrait s'expliquer, on pourrait se rencontrer, se parler, dialoguer, on pourrait balayer les malentendus. Mais il a préféré, et pour cause, garder l'anonymat. Plus encore : « Dieu avec nous » pousse son ignoble lâcheté jusqu'à affirmer que « la tradition vivante d'Israël aime les commentaires anonymes » (couverture). « Emmanuel », toutefois, ne manque pas d'aplomb ; parlant des « enfants de son peuple » qu'il voyait marcher vers les camps d'extermination « sous l'escorte de soldats édomites » — lui-même, semble-t-il, a pu se sauver — il s'écrie : « Le cortège passé, moi, Emmanuel, fidèle de Dieu, je m'agenouillais, nouveau Jérémie, et je baisais la trace légère de leurs pas avant

qu'elle ne soit effacée » (p. 351). Si « Emmanuel » a voulu creuser des fossés entre le peuple juif et les nations, s'il s'est proposé de rouvrir des plaies, d'ériger des barrières, de perpétuer des malentendus, s'il a désiré remettre en marche l'impitoyable machinerie de la haine, de la réaction, des scissions, de la vengeance, il a parfaitement réussi. Mais les amis d'Israël tremblent : ce livre est un prodigieux arsenal de l'antisémitisme.

CARL A. KELLER.

HAROLD HENRY ROWLEY : *Men of God*. Londres et Edimbourg, Thomas Nelson Ltd, 1963, 306 p. Studies in Old Testament History and Prophecy.

Sous le titre « Hommes de Dieu », cet ouvrage nous présente huit études du professeur H. H. Rowley, publiées précédemment dans le « Bulletin of the John Rylands Library ». On sera heureux de retrouver dans ces pages les qualités qui ont fait le renom des travaux du savant britannique : une information sûre, un jugement nuancé, un exposé clair, une bibliographie abondante. — H. H. Rowley traite successivement les sujets suivants : Moïse et le Décalogue (dont il défend la mosaïcité substantielle) ; Elie sur le mont Carmel (explication de I Rois 18) ; Le mariage d'Osée (il s'agit d'une seule union, Osée 3 doit être lu après Osée 1, la vocation du prophète est antérieure à son expérience conjugale malheureuse, mais celle-ci a modifié et enrichi son message) ; La réforme et la rebellion d'Ezéchias (contre J. Bright, H. H. Rowley estime que Sennachérib n'a mené qu'une campagne contre Jérusalem, et reconstitue les événements à l'aide des témoignages bibliques et archéologiques) ; le cadre des premières prophéties de Jérémie (le prophète fait allusion aux Scythes, mais le non-accomplissement de ses prédictions provoque chez lui un trouble dont ses Confessions, comme Jér. 15 : 10-20, sont l'écho) ; Le livre d'Ezéchiel selon des études récentes (H. H. Rowley rejette l'hypothèse de Bertholet d'un ministère palestinien d'Ezéchiel et maintient l'unité de son livre) ; La mission de Néhémie et son arrière-plan (Néhémie intervient avant Esdras, sous Artaxerxès I, à la suite d'une tentative de reconstruire les murs de Jérusalem qui a échoué) ; Sanballat et le Temple samaritain (le Temple samaritain a dû être construit au IVe siècle, mais le principal responsable du schisme est le particularisme religieux d'Esdras). Ces quelques notes disent la richesse et l'intérêt d'un volume qui fait honneur à celui qui a été, ces dernières années, un des principaux animateurs de la science vétérotestamentaire en Angleterre.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

FRANK OLIVIER : *Essais dans le domaine du monde gréco-romain antique et dans celui du Nouveau Testament*. Genève, Librairie Droz, 1963, VIII + 329 p. Université de Lausanne, Publications de la Faculté des Lettres, vol. XV.

Sous le titre prudent et modeste d'essais, ce recueil réunit treize études relatives à l'antiquité classique publiées entre 1913 et 1953 par l'éminent philologue qui illustra de 1912 à 1939 l'enseignement de la langue et de la littérature latines dans la chaire de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne. Plusieurs de ces études intéressant l'histoire ou la littérature plus que la philosophie ou la théologie, je dois me borner à rappeler simplement leur titre dans le cadre de ce compte rendu : *La dignité des études latines*, leçon inaugurale où résonne

l'écho de cette autre fameuse leçon inaugurale de R. Heinze, de 1906, instaurant la séparation des domaines du grec et du latin jusque-là confondus dans l'optique de la philologie classique, *L'argent et la République romaine, Deux études sur Virgile, A propos d'Aulus Hirtius et de sa lettre-préface, Un prince romain à l'Hôtel de Ville de Lausanne*. Mentionnons à part, dans cette catégorie, la reprise intégrale des *Epodes d'Horace* (1917), monographie de 82 pages dont les conclusions sur le rapport des épodes à leurs modèles grecs restent entièrement actuelles en raison de leur pondération et de leur perspicacité, bien qu'elles relèvent d'une *Quellenforschung* tombée aujourd'hui dans un certain discrédit en ce qui concerne l'histoire de la poésie antique. — A lire l'une après l'autre ces études, on se rend compte que leur centre de gravité se situe en somme dans le champ de l'histoire de la civilisation romaine, car les lumières dispensées par elles émanent toujours, en quelque manière, de l'idée qu'évoque le concept de Rome. La poésie latine, l'historiographie et l'histoire romaines n'assument leur entière signification que dans la mesure où l'on sait faire valoir ce qu'elles ont de spécifiquement romain. C'est par ce trait que ces études s'apparentent à trois essais visiblement issus d'une réflexion suivie et parfois anxieuse sur la notion de *sacramentum*, commune, au-delà des frontières de Rome, à tout un secteur du monde antique : ΣΥΝΑΠΟΘΝΗΙΣΚΩ, article paru ici même en 1929, qui défriche l'histoire de la conception et de l'usage attestés par cette formule sacramentelle pour aboutir à une explication lumineuse et convaincante de ses emplois dans les épîtres néo-testamentaires ; *Horace et Mécène*, qui déchiffre dans l'amitié de l'altesse romaine pour le poète apulien, à travers l'ode II 17, le lien solennel du serment de mourir ensemble ; enfin, *Un acte de dévotion à Auguste l'an 27 avant J.-C.*, qui étudie certaines applications du même serment dans la fidélité militaire et dans la relation de sujet à suzerain. Même démarche, sinon même objet, dans la *Correction au texte du NT : II Pierre 3, 10*, parue dans cette Revue en 1920, qui décrit la propagation dans l'opinion commune de la doctrine stoïcienne de l'embrasement final, ou *ecpyrosis*, pour aboutir à rétablir ἐκπυρωθήσεται au lieu de εὑρεθήσεται (var. κατακαήσεται) dans le texte de l'épître. — J'ai gardé pour la fin les deux essais qui révèlent avec le plus de limpidité non seulement l'accent si original de l'intelligence critique de Frank Olivier, mais aussi les aspirations profondes, intimes, innées, de sa recherche d'historien du passé. En apparence, *En relisant Lucrèce* n'offre rien de plus qu'une quinzaine de discussions, d'interprétations et de conjectures sur quelques passages de Lucrèce. Mais en réalité, cet article développe une leçon impressionnante sur la prudence et les scrupules que réclame la lecture des auteurs anciens dans leurs manuscrits médiévaux et leurs éditions modernes. Le philologue n'a jamais le droit d'accepter le texte d'une vulgate : il doit toujours en éprouver l'authenticité, la fidélité, l'honnêteté, sous peine d'établir sur des illusions sa connaissance du passé. Leçon valable non seulement pour l'historien de la littérature, mais aussi pour l'historien des faits et pour celui de la philosophie, et qu'il convient de rappeler plus que jamais en un temps où le pullulement des imprimés invite à travailler de seconde main. A cela tend aussi le bref, mais incisif éloge du philologue (et poète) anglais *A. E. Housman*, qui, sous l'épigraphe *In integrum restituere*, appelle à une quête rigoureuse de la vérité dans l'analyse des œuvres de l'antiquité. On ne s'étonnera pas d'y voir cité Pascal (« vous l'imposture, moi la vérité : c'est toute ma force »), car la même passion intraitable du vrai a animé l'enseignement du professeur lausannois comme la méditation de l'auteur des *Pensées*. Pascal, d'ailleurs, a trouvé chez les plus grands des Vaudois une adhésion qui est le signe même de leur commune distinction dans les disciplines

sévères de l'esprit. Qu'on sache donc lire ces *Essais* dans la ligne de leur intention, qui est d'exemple et d'exhortation, et l'espoir si souvent exprimé par leur auteur qu'ils puissent défendre et servir la cause de la vérité se trouvera justement comblé.

FRANÇOIS LASSERRE.

HÉBERT ROUX : *Les épîtres pastorales*. Genève, Editions Labor et Fides, 1959.

Dans une remarquable préface, le professeur Pierre Bonnard déclare que ce commentaire populaire des Epîtres pastorales est le seul digne de mention qui soit paru, dans les Eglises de la Réforme, depuis celui de Calvin. C'est dire l'opportunité de cette publication, au moment où ces trois Epîtres, qui nous font assister à l'implantation du ministère régulier de l'Eglise dans le monde antique, jouent un si grand rôle dans les discussions œcuméniques ! L'auteur ne se réfère pourtant pas systématiquement aux problèmes d'aujourd'hui. Il ne s'autorise qu'un seul « excursus », situé après I Timothée 3 : 13, et portant sur la conception fondamentale de l'Eglise. Pour le reste, il suit, verset après verset, le déroulement naturel du texte. Lorsqu'il aborde des sujets brûlants comme le service commun des fidèles, la discipline ecclésiastique ou le ministère évangélique, il le fait d'un point de vue purement exégétique. M. Hébert Roux laisse à ses lecteurs le soin d'élaborer des conclusions dogmatiques ou pratiques. Grâce au sérieux de son travail, on peut être certain que celles-ci seront tout à la fois plus faciles et moins risquées !

ALFRED REGAMEY.

LUCIEN DEISS, C.S.Sp. : *Synopse de Matthieu, Marc et Luc*. Avec les parallèles de Jean. 2. Texte. Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 328 p.

Cette Synopse française suit l'ordonnance et la présentation de celle, grecque, de Huck-Lietzmann. Elle marque donc sur ce plan un réel progrès sur la Synopse de Lagrange. La traduction est littérale, le plus possible, afin de permettre au mieux la comparaison synoptique. La typographie très claire facilite l'utilisation. L'appareil critique est très modeste, de même que les notes (mais celles-ci, annonce-t-on, ont été groupées en un volume particulier, qui ne nous a pas été adressé). Le Père Deiss ne paraît pas s'être servi de la nouvelle Synopse de Aland, encore qu'il nous soit pour le moment difficile de juger un livre dont nous n'avons que la moitié, et la moins personnelle. Dans l'ignorance d'autre part de ce que sera la Synopse annoncée par l'Ecole biblique de Jérusalem, nous n'avons aucune difficulté à recommander celle du Père Deiss, qui pourra rendre d'immenses services à tous les groupes bibliques. La collection « Connaître la Bible » se trouve ainsi utilement complétée.

ERIC FUCHS.

MARTIN DIBELIUS : *Botschaft und Geschichte*. II. Gesammelte Aufsätze, Tübingen, Mohr, 1956, 253 p.

Commençons par signaler les Tables fort importantes qui terminent ce deuxième volume, et qui se rapportent également au premier. A elles seules elles constituent un instrument de travail de premier ordre. — Les dix études réunies ici concernent l'apôtre Paul, l'épître aux Hébreux, la Didachè, le Pasteur d'Hermas et le monde hellénistique (le terme *Epignosis*, l'origine stoïcienne de

la formule de Rom. 2 : 36, le rite initiatique d'Isis chez Apulée, Rome et les chrétiens au premier siècle). On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ces études : la précision dans l'analyse des formules hellénistiques reprises et réinterprétées par le christianisme primitif (contre les conclusions parfois hâtives de Reitzenstein), la sensibilité à l'égard de la piété des mystères, l'audace des rapprochements avec le christianisme primitif. Ainsi, par exemple, dans l'analyse des hérésies combattues par Paul dans l'épître aux Colossiens en relation avec les mystères d'Isis. On se souvient que Dibelius rangeait l'apôtre Paul, suivant la terminologie proposée par Heiler, parmi les personnalités de type « prophétique » plutôt que « mystique » ; on trouvera la démonstration de cette thèse capitale dans ce volume (p. 134-159 : *Paulus und die Mystik*), en quatre points : cette « mystique paulinienne fut strictement christocentrique, elle ignore toute identification du Christ et du croyant, de même que tout processus de divinisation, et elle maintient l'homme dans l'attente de la communion dernière, attente eschatologique qui ne saurait être « compensée », comme le pensait Albert Schweitzer, par la célébration sacramentelle (cf. p. 157).

PIERRE BONNARD.

CHARLES-H. DODD : *La prédication apostolique*, Paris, Editions universitaires, 1964, 135 p.

Il apparaît de plus en plus que l'œuvre exégétique de l'éminent professeur de Cambridge constitue une sorte de point de rencontre entre la critique biblique indépendante ou protestante, et l'exégèse catholique romaine. Ce petit livre, paru en anglais en 1936, est considéré depuis longtemps comme un classique par les spécialistes ; comme *The Bible to Day* (1946), il est maintenant traduit par les soins d'une maison catholique. Sa méthode s'inspire des travaux de la *Formgeschichtliche Schule* allemande : recherche de la prédication chrétienne primitive dans les textes les plus archaïques des Actes des apôtres et des épîtres, puis analyse du « développement » de cette prédication dans la théologie de Paul, les évangiles synoptiques et le johannisme. La position de Dodd peut être considérée comme conservatrice dans la mesure où il insiste sur la cohérence de ce développement et sa fidélité à son origine. Mais par ailleurs, un certain platonisme dans la conception de l'Histoire, ainsi que la thèse très discutée de « l'eschatologie réalisée » servent utilement à rapprocher le schéma biblique de l'Histoire, issu de l'apocalyptique juive, des conceptions historiques et scientifiques modernes (Webb, Toynbee, Wood, etc.). On lira avec grand profit le dernier chapitre, en particulier, sur la « récupération » du passé et de l'avenir dans l'eucharistie et le principe chrétien de l'anamnèse.

PIERRE BONNARD.

HISTOIRE DE L'EGLISE ET DE LA PENSÉE CHRÉTIENNES

JEAN PÉPIN : *Théologie cosmique et théologie chrétienne (Ambroise, Exam.*, I 1, 1-4*)*. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 600 p.

Cet ouvrage d'un philologue, qui débute par une pointe d'ironie à l'égard des philosophes, sera très utile aux philosophes et aux théologiens. Il s'agit du commentaire d'une trentaine de lignes de saint Ambroise, demeurées pratiquement inexploitées jusqu'ici. Ces lignes évoquent les principaux thèmes de la théologie cosmique des Grecs et en amorcent la critique au nom de la tradition chrétienne. Elles sont par là d'un grand intérêt. Mais elles ont retenu l'attention de Jean Pépin pour d'autres raisons encore. L'étude systématique

des sources d'Ambroise jette en effet une lumière nouvelle sur plus d'un chapitre de la pensée antique païenne ou chrétienne. Ambroise attribue à Platon et à Aristote des thèses dont l'authenticité prête à discussion. Avec toute la prudence de l'homme de métier, Jean Pépin montre qu'Ambroise nous apprend quelque chose de l'œuvre perdue d'Aristote et qu'on trouve chez lui de nouvelles traces d'autres textes disparus, d'Origène, cette fois, et de Porphyre Voilà qui suffit à suggérer l'importance de l'ouvrage qui est sous nos yeux. Ajoutons qu'il est d'une lecture captivante par la clarté de la méthode et l'intérêt des problèmes historiques et philosophiques qu'il soulève. Le philologue se sentira sur son terrain, puisqu'il assistera à des tentatives de restitution. Le philosophe tirera profit des analyses sûres et fermes des doctrines de Platon ou d'Aristote, des épicuriens ou des stoïciens, qu'il rencontrera dans ce livre. Enfin le théologien observera que le principal dessein de Jean Pépin demeure d'évoquer l'affrontement de la théologie chrétienne antique et de la théologie cosmique grecque. L'ouvrage, qui utilise un matériel philosophique et patristique considérable, est composé de cinq parties. Dans la première, l'auteur commente les paragraphes 1 à 3 de son texte en comparant les affirmations d'Ambroise aux doctrines platoniciennes et aristotéliciennes. Dans la seconde, il examine le quatrième paragraphe et y découvre des traces de la théologie cosmique du jeune Aristote. Enfin dans les parties suivantes, il revient en arrière en étudiant, à la lumière de sa découverte, les points restés obscurs dans les trois premiers paragraphes, et il aboutit à l'explication des trois principes qu'Ambroise attribue à Aristote : la matière, la forme et le principe efficient. Les aspects souvent méconnus de la doctrine du jeune Aristote surgissent ainsi devant nous : la divinité du monde et celle de ses parties (doctrine qu'Aristote abandonnera plus tard en distinguant le monde supralunaire et le monde sublunaire), le Dieu démiurge (doctrine étrangère aussi à l'enseignement aristotélicien définitif), le rôle du cinquième élément, d'où l'âme universelle et les astres tirent leur substance et qui est la puissance créatrice immanente au monde. La pensée du jeune Aristote apparaît ainsi comme un relai entre le platonisme et le stoïcisme et comme une des doctrines grecques auxquelles le christianisme se sentait le plus étranger, encore qu'il lui ait emprunté certains traits, par exemple en faisant de l'éther la substance des anges.

FERNAND BRUNNER.

MICHEL DUJARIER : *Le parrainage des adultes aux trois premiers siècles de l'Eglise*, Recherche historique sur l'évolution des garanties et des étapes catéchuménales avant 313. Paris, Editions du Cerf, 1962, 452 p.

L'ouvrage de l'abbé Dujarier, qui paraît dans la belle collection « Parole et Mission » fera certainement date dans les recherches sur la manière dont ceux qui étaient sauvés étaient ajoutés à l'Eglise aux premiers siècles de notre ère. En effet un minutieux examen des textes d'alors, abondamment cités, amène l'auteur à deux conclusions fondamentales : la première c'est que le parrainage n'est pas résulté de l'organisation du catéchuménat, mais qu'au contraire « l'organisation catéchuménale est le fruit d'un parrainage généralisé dont, en raison de l'afflux des conversions, les responsabilités se sont progressivement différenciées... » (p. 215) ; la seconde, c'est que ce renversement de l'optique courante permet de mieux comprendre nombre de textes des deux premiers siècles et donc de « présenter... une sorte de préhistoire du parrainage qui n'avait même pas été soupçonnée et dont les conséquences sont pourtant

considérables si l'on veut comprendre l'évolution et la signification d'une fonction qui devrait être considérée comme l'un des meilleurs critères d'une Eglise en état de mission » (p. 371). — L'ouvrage commence par poser le problème en faisant une revue rapide des études modernes sur le parrainage et en rappelant à grands traits ce qu'était le parrainage des adultes du troisième au sixième siècle. Suit la première partie consacrée aux sources du parrainage à l'époque néotestamentaire (la préfiguration du parrainage dans le judaïsme ; les conditions d'accès au baptême selon le Nouveau Testament, soit à l'aide des récits de baptême soit sur la base des citations de Deut. 19 : 15). La deuxième partie traite de l'apparition du parrainage et de son contexte aux deuxième et troisième siècles. Elle comprend deux sections, l'une examinant les textes de l'Eglise d'Occident (Rome et Carthage surtout), l'autre ceux des Eglises d'Orient (les Pères alexandrins, le monde syropalestinien, les liens entre l'angélologie, la paternité spirituelle et la parrainage). Des index très bien faits terminent l'ouvrage à la suite de quatre annexes : les étapes de l'admission de Corneille — récits de miracles du Christ et initiation — initiation baptismale et initiation monastique — la discipline des sectes gnostiques. — Parmi tant de choses qu'il faudrait pouvoir relever, je n'en mentionnerai que deux. Ce livre tout d'abord rappelle à qui voudrait l'oublier que dans l'Eglise ancienne le baptême ne va pas de soi. Il est protégé par des mesures disciplinaires strictes, des conditions d'accès précises, et ceci sans doute dès l'époque apostolique, même si dans certains cas les conditions paraissent données d'un coup et permettre un baptême précipité. D'ailleurs il ne faut pas oublier que plusieurs baptêmes rapportés par le Nouveau Testament ne sont pas des baptêmes « ordinaires » par lesquels de nouveaux membres sont adjoints à une Eglise locale qui existe déjà, mais le baptême « extraordinaire » de ceux que saint Paul appelle les *prémices* L'ouvrage de l'abbé Dujarier montre aussi que l'évangélisation régulière ne se faisait pas par un rassemblement public du peuple de Dieu à la suite de « campagnes d'évangélisation » publiques. A cause des menaces qui pesaient sur elle, l'Eglise devait protéger rigoureusement l'accès à ce qui fait sa vie, et donc aussi l'accès au baptême. En second lieu, ce livre fait une démonstration convaincante de la manière dont les laïcs participaient au recrutement de l'Eglise, précisément par ce qui deviendra le parrainage : comme Philippe menant au Christ Nathanaël, les fidèles étaient engagés, selon une « discipline » qui paraît s'être précisée très tôt dans ses grandes lignes, dans l'œuvre récapitulatrice du Christ lui-même, en lui amenant, en venant lui *offrir* (pour reprendre un terme alors courant et si juste) leurs parents, leurs amis, leurs collègues, etc. pour qu'en lui ils trouvent eux aussi la vie. Aujourd'hui où l'Eglise est tenue de retrouver son état de mission, ou le laïcat redevient autre chose que la population civile d'une contrée, mais où l'on paraît effrayé de parler de repentance, de confession de foi, d'engagement ascétique, de renoncements et donc de baptême, un livre comme celui-ci peut dépasser sa grande valeur documentaire et scientifique pour devenir inspirateur d'une attitude missionnaire courageuse et fidèle.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

SANCTI BERNARDI : *Opera III. Tractatus et opuscula*, ad fidem codicum recensuerunt J. Leclercq et H. M. Rochais. Romae, Editiones cistercienses, 1963, 536 p.

Après la publication des sermons de saint Bernard, voici un nouveau volume, édité avec science et admirablement imprimé. On y trouve tous les traités de

l'abbé de Clairvaux. Ils concernent la vie spirituelle, comme le *Traité sur les degrés de l'humilité et de l'orgueil*, l'histoire monastique ou ecclésiastique, comme l'*Apologie contre les Clunisiens*, la théologie, comme le *Traité de l'amour de Dieu* ou le *Livre sur la grâce et le libre arbitre*. Une introduction générale, en français, et une introduction propre à chaque traité, concernent les problèmes historiques et critiques posés par les textes. Les éditeurs n'ont pas fourni de commentaire théologique ou philosophique : leur intention était de livrer des textes aussi parfaits que possible, de les éclairer par l'indication de leurs sources bibliques et des circonstances qui les ont vu naître et de les laisser parler par eux-mêmes. Ils parlent sans peine en effet : leur auteur est un des esprits les plus puissants, les plus complets et les plus élevés du Moyen Age. La pensée, chez saint Bernard, n'est jamais abstraite et théorique seulement ; elle est en même temps une pratique et une vie spirituelle. Une des premières lignes du *Traité sur les degrés de l'humilité et de l'orgueil* en exprime tout l'esprit : « Les degrés de l'humilité dont je vais parler, saint Benoît nous invite non pas à les énumérer, mais à les gravir. »

FERNAND BRUNNER.

Spiritualità Cluinacense. Todi, 1960, 349 p. Convegni del centro di studi sulla spiritualità medievale. Presso l'Accademia tudertina.

En automne 1957, un groupe d'historiens du Moyen Age se réunit à Todi pour commémorer le cinquième centenaire de la naissance de Jacopone, le grand poète franciscain, auteur du *Stabat Mater*. Depuis, la tradition s'est établie d'étudier, chaque automne à Todi, un aspect de la spiritualité médiévale. Le second congrès a traité de la spiritualité de Cluny. Quelle a été l'influence de la Réforme clunisienne sur la vie de son temps ? Faut-il, avec certains savants (Hallinger, par exemple), estimer que ce mouvement, avant tout liturgique, n'a pas eu d'influence sur la culture en Occident ? Mais comme le fait valoir Dom Jean Leclerq, le développement liturgique suppose au moins une culture biblique et les écrits des grands abbés comme ceux de certains chroniqueurs ne sont pas à dédaigner. Lorsque l'étoile de Cluny pâlit, il s'agit bien moins d'une décadence que d'une transformation profonde du monde ecclésiastique et social où le monachisme évoluait. Ce recueil d'études résout et pose bien des questions intéressantes.

LYDIA VON AUW.

Caratteri del secolo VII in Occidente. Spoleto, 1958, 2 vol., 929 p. Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto Medioevo, V.

Depuis une douzaine d'années, un congrès d'historiens spécialistes du haut Moyen Age se réunit à Spoleto, chaque printemps. Les travaux de la rencontre de 1957 ont porté sur le VIIe siècle, période très importante, sombre et chaotique mais où tout n'est pas ténèbres. Si Byzance est paralysée par la poussée formidable de l'Islam, si une coupure déplorable sépare dès cette époque l'Orient de l'Occident (voir l'étude saisissante de Paul Lemerle à ce sujet), le passage de l'Angleterre au christianisme, l'effort missionnaire des moines irlandais sur le continent, l'accroissement de l'autorité pontificale font dire à l'historien Gabriel Le Bras que « le VIIe siècle a donné à l'Eglise [romaine] structure et vie ». D'autre part, le contact même brutal entre le monde germanique et le monde gréco-latin a des conséquences innombrables au point de vue linguistique, législatif et sociologique. L'Italie, la France, l'Espagne sont des creusets

où la fusion des tribus barbares se poursuit tumultueusement mais non sans résultats intéressants : les civilisations lombarde et wisigothique l'attestent (voir les travaux de Ramon d'Abadal I de Vynials et de Manuel Dias y Dias sur la monarchie wisigothique, ceux de Carlo Guido Mor sur l'Etat lombard, ceux de Pierre Riché et de François Ganshof sur la vie économique d'une part et sur l'instruction des laïcs en Gaule mérovingienne). Si l'on ajoute à ces études celles de Rodolf Buchner, d'Eugen Ewig, d'Ernesto Sestan, de Paul Lehmann *(Panorama de la culture littéraire au VIIe siècle)* et l'inventaire des monuments de cette époque en Italie par Carlo Cecchelli, on constatera la richesse et la diversité d'un tel symposium.

LYDIA VON AUW.

VALDO VINAY : *Evangelici italiani esuli a Londra durante il Risorgimento.* Torino, Libreria editrice Claudiana, 1961, 172 p. Collana della Facoltà valdese di teologia.

Valdo Vinay, à qui nous devons quelques belles monographies sur la vie religieuse italienne, nous donne un aperçu soigneusement documenté et très impartial du protestantisme italien à Londres de 1820 à 1860. Les événements politiques qui agitèrent l'Italie à l'époque du Risorgimento obligèrent beaucoup de patriotes à s'exiler. La France et la Suisse accueillirent surtout des réfugiés du nord de la péninsule, tandis que ceux du centre et du sud cherchaient asile à Malte, à Corfou, alors possessions britanniques, et de là gagnaient Londres. Parmi eux se trouvaient bon nombre de prêtres et de religieux déçus par l'attitude de l'Eglise romaine, qui faisait trop souvent cause commune avec l'oppresseur. Plusieurs passèrent au protestantisme. De là le caractère fortement antiromain et polémisant du protestantisme italien à Londres, la crainte de constituer une Eglise trop structurée et hiérarchisée et une sympathie plus marquée pour les groupements baptistes ou darbystes que pour l'anglicanisme. Si ce protestantisme manqua de penseurs et de théologiens, il eut le souci d'évangéliser et de secourir les membres les plus misérables de la colonie italienne. La figure la plus attachante est celle de Salvatore Ferretti, cousin de Pie IX. Son inlassable charité et sa foi contribuèrent grandement à maintenir à Londres un foyer de vie protestante parmi ses compatriotes.

LYDIA VON AUW.

ALEXANDRE VINET : *Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle.* Lausanne, Payot, 2 vol., 1960 et 1961, XLIII + 355 p. et XXIX + 330 p.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'importance accordée à la langue, au point que cette étude de la littérature est elle-même une œuvre littéraire. Une faute contre la grammaire y est assimilée à une faute morale. Et pourtant rien de sec ou de pédant chez Vinet. Au contraire ! le recours aux images suggestives et proprement créatrices — poétiques — l'ingéniosité des aperçus, l'adresse des transitions, les oppositions et les rapprochements, les parallèles convaincants, une expression toujours parfaitement claire, tout cela, mis au service du jaillissement des idées, donne à son style une densité et en même temps une fluidité qui en font le livre de critique le plus agréable à lire. Rien de prolixe non plus ou de trop touffu : quelques traits seulement, et un portrait vit. Les grandes lignes, dégagées avec goût et sûreté, suffisent pour camper le sujet. La sympathie, l'affection, la charité chrétienne font le reste, c'est-à-dire rendent l'auteur plus

que clairvoyant : pénétrant et quasi prophétique. C'est comme si la lumière qu'il porte au-dedans de lui se projetait sur tout ce qu'il touche, sur tout ce qu'il traite. — Ajoutons à cela, pour être moins incomplet, un travail de préparation ardu, « des heures de recherches pour un détail », un scrupule hautement louable à se bien documenter et le souci constant d'être objectif. — On a reproché à Vinet de l'étroitesse d'esprit et du doctrinarisme. Au contraire : ce que j'ai relevé chez lui, dans cet ouvrage, c'est l'ampleur de ses vues, « l'ouverture de compas » de ses préoccupations, qui sont littéraires sans doute, mais aussi morales, sociales, religieuses. Si l'on s'éloigne parfois de la pure étude littéraire (c'est d'ailleurs souvent plus apparent que réel), quelles compensations ! et comme on s'élève à des considérations qui s'épanouissent, la plupart du temps, en formules valant des maximes : L'homme s'affirme lui-même : il ne devait pas tarder à s'adorer. Tout esprit droit est un esprit indépendant. Le développement humain ne sera complet que par ces deux moyens : culture de l'âme, culture de l'esprit. Rien d'important que ce qui est positif. Je crois les sciences plus moralisantes que les lettres. La poésie est au moins aussi vraie que la prose. De nos jours, on prend le vague pour de la grandeur. Il faut étudier la langue dans la vie commune. La langue, image de la société. L'esprit : maladie de la littérature française. C'est en se dépaysant, en sortant de son genre, qu'on s'élève à des idées générales sur la nature de l'éloquence. Il est remarquable que la plupart des esprits qui ont donné une vive impulsion à la nature humaine ont été des esprits peu scientifiques. La religion vit avec le despotisme, mais transforme la servitude. L'amour ne sera parfait en l'homme que dans une nouvelle économie. Pour la liberté, l'inaction seule est mortelle. — Quant à l'étude proprement dite du XVIIIe siècle littéraire, je ne m'y attarderai pas, non qu'elle n'en vaille pas la peine : son grand mérite est d'avoir été ratifiée dans ses jugements par la postérité sans que l'auteur ait bénéficié du recul actuel non plus que des nombreux travaux faits depuis. Il excelle à dégager les grandes lignes, quand par exemple il oppose le XVIIe, siècle de l'autorité, au XVIIIe, siècle de l'action, « où les livres eux-mêmes deviennent des actions. La vie y gagne. » Il étudie, bien entendu, Montesquieu et Voltaire, mais il attribue une grande importance à des auteurs de second ordre : Rollin, Crébillon, Cochin, certains mémorialistes « qui caractérisent souvent mieux l'esprit d'une époque ». Et l'esprit de Vinet rayonne dans une foule de directions, toutes intéressantes, et émet des réflexions sur la comédie et la morale, sur le mélange des genres, sur la littérature et la famille dans le Nord et dans le Midi... Et toujours cherchant l'homme à travers l'œuvre et au-delà de la lettre, Vinet montre ses préférences pour une évolution selon Montesquieu, « partant de ce qui est pour aller vers le mieux », et va jusqu'à écrire ceci, qui me semble remarquable : « Le monde civilisé n'est qu'un grand peuple dont chaque Etat est une province. » — Y a-t-il encore beaucoup de gens qui pensent que lire Vinet, c'est s'attarder à ce « stupide XIXe siècle » ?

GÉRALD WIDMER.

THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

PAUL TILLICH : *Systematic Theology*, volume 3. University of Chicago Press, 1963, 434 p.

Voici enfin les 4e et 5e parties du grand œuvre de Tillich : le troisième volume de sa *Systematic Theology* paraît six ans après le deuxième volume. — Rappelons la méthode de ce théologien : à la question de l'homme correspond la réponse révélée, d'où l'ordonnance suivante : 1re partie : Raison — Révélation ; 2e partie : L'Etre — Dieu (ces deux parties composant le premier

volume) ; 3e partie (et deuxième volume) : L'Existence — le Christ ; 4e partie : la Vie — l'Esprit ; 5e partie : l'Histoire — le Royaume de Dieu. — Tillich traite d'abord des ambiguïtés de la vie sous les aspects de la loi morale, de la culture, de la religion, puis de la recherche d'une vie non ambiguë (chap. I). Il étudie ensuite la notion de « présence spirituelle » dans l'esprit humain et dans l'humanité (chap. II). Le chapitre III montre comment l'Esprit divin surmonte les ambiguïtés de la vie et traite de l'Eglise en tant que communauté de l'Etre Nouveau, animée par le Saint-Esprit. Au chapitre IV, Tillich réévalue le dogme trinitaire et, tout en montrant la nécessité et l'utilité ecclésiale de ce dogme, il en critique la formulation. La 5e partie pose le problème de « l'Histoire et de la quête du Royaume de Dieu ». « Le Royaume de Dieu dans l'Histoire », tel est le sujet du chapitre II : le Royaume de Dieu dans son rapport avec les Eglises et avec l'histoire du monde. Chapitre III : Le Royaume de Dieu en tant que « fin » de l'Histoire. Tillich étudie le rapport du temps et de l'éternité, et les notions de jugement dernier, de résurrection et de salut. Ce très bref énoncé du plan des deux dernières parties de l'œuvre ne permet pas de rendre compte de l'extraordinaire densité de la réflexion de P. Tillich. Tous les aspects de la vie sont envisagés, confrontés, réévalués, les catégories historiques analysées, soupesées, dans une dialectique serrée. Il semble, toutefois, pour nous limiter à la 5e partie, que la volonté de rendre rationnelle l'interprétation du Royaume de Dieu fait s'évanouir, pour le moins en partie, la notion de tension eschatologique entre le « déjà » en Christ et le « pas encore » en Dieu. L'extrême abstraction de l'exposé laisse-t-elle intacte l'espérance ? De toute manière, P. Tillich est un théologien qu'il faudra bien que les théologiens de langue française se mettent à lire : une telle lecture est tonifiante et ne laisse jamais indifférent.

GÉRARD-MICHEL JOSPIN.

GERHARD EBELING : *Theologie und Verkündigung. Ein Gespräch mit Rudolf Bultmann.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1962, 146 p.

Ce livre n'est pas un livre, au sens propre du terme. L'auteur en est conscient et en avertit loyalement le lecteur, d'entrée. L'ouvrage est né de conférences données en Allemagne et en Suisse, dont le texte s'est parfois beaucoup amplifié en vue de l'impression. Cela concerne les trois premières parties : I. Die Spannung zwischen « wissenschaftlicher » Theologie und « kirchlicher » Verkündigung ; II. Historische und Dogmatische Theologie ; III. Kerygma und historischer Jesus. Cette section III, de beaucoup la plus étendue — discussion avec R. Bultmann — constitue le cœur du volume. — Soucieux d'indiquer, tout au moins, la suite naturelle de sa recherche, l'auteur a ajouté des « Leitsätze zur Christologie » (IV) et des « Leitsätze zur Ekklesiologie » (V). Enfin, un appendice de quelque vingt pages contient sept « notes » développées, relatives à tels points du texte central : le caractère scientifique de la théologie, le sens du mot « dogmatique », l'emploi du terme « Kerygma » dans la théologie contemporaine, etc. Pareille composition, on le conçoit, rend l'élaboration d'un compte rendu singulièrement difficile : comment résumer en peu de lignes des exposés si divers, si « concentrés » parfois, si denses toujours ? Notre vœu est que le seul énoncé du plan fasse soupçonner la grande richesse de ces pages, et leur remarquable actualité. — Ne sachant faire mieux, nous donnerons un exemple de la « manière » de l'auteur en citant quelques traits de la IIe partie : *Théologie historique et théologie dogmatique :* Du fait même de la prédication, dit Ebeling, la théologie ne peut pas se contenter de constatations d'ordre historique ; elle doit aboutir à

des affirmations de portée dogmatique. Les disciplines historiques s'en tiennent au détail, la dogmatique pose « la question du Tout ». Les disciplines historiques, dans une certaine mesure du moins, acceptent, voire réclament que le théologien garde ses distances à l'égard de l'objet de sa recherche ; le dogmaticien s'identifie avec cet objet ; il s'agit pour lui de la présentation de la Parole de Dieu, et à l'égard de Dieu on ne peut être ni « distant », ni objectif, ni neutre. Une théologie historique est en somme une *contradictio in adjecto*, car Dieu n'est pas une réalité passée, mais présente.

EDMOND GRIN.

WILFRIED JOEST und WOLFHART PANNENBERG : *Dogma und Denkstrukturen*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1963, 177 p.

Rien n'est plus difficile et plus fastidieux, dit-on parfois, que la présentation d'un « hommage » *(Festschrift)* : faute de place, on doit se contenter d'énumérer des noms d'auteurs, et des titres d'articles sans aucun rapport les uns avec les autres. C'est vrai souvent. Ce ne l'est pas de l'ouvrage que nous signalons. En effet, il est tout autre chose que la traditionnelle *Festschrift* : il trouve sa raison d'être dans l'œuvre même de celui à qui il est offert, œuvre qui fait un avec sa vie. Le titre choisi : *Dogma und Denkstrukturen* est en rapport étroit avec les problèmes sur lesquels, depuis nombre d'années, le théologien de Heidelberg s'est penché, faisant œuvre de pionnier. Connu d'abord par sa pénétrante étude sur la portée théologique des confessions de foi réformées, M. Schlink, dès la fin de la seconde guerre mondiale, a voué son attention aux questions œcuméniques. Son livre, « Der Kommende Christus und die kirchlichen Traditionen » (cf. cette Revue 1962, II, p. 139) représente sans conteste un apport de première valeur dans le dialogue engagé entre les Eglises. Tout son effort tend à montrer la relation intime entre les problèmes qui se posent aujourd'hui sur le plan œcuménique, et ses découvertes relatives à la structure des affirmations de la théologie. Des différences de structure ou d'expression, selon lui, n'impliquent pas forcément des divergences fondamentales entre Eglises, alors même que la question de « vérité » ne peut pas trouver de réponse sans un examen attentif de chaque structure particulière. — Désireux de mettre en lumière les aspects essentiels d'un labeur très probe, six de ses anciens élèves se sont groupés et ont préparé cet « hommage ». Ecrits dans une même perspective théologique, ces divers apports s'enchaînent, s'appellent ; et cela donne grand intérêt au volume. Pour commencer, deux études de base : « Dogmatik und Dogma », dans laquelle Ernst Kinder cherche à établir les rapports entre ces deux notions (cf. en particulier p. 25-26) et « Struktur und Ordnung als theologische Leitbegriffe » de H. Schröer. Une fois déterminée la relation entre dogme et structure, on passe à deux recherches plus spéciales : « Analogie und Doxologie » de W. Pannenberg, et « Zur Frage des Paradoxon in der Theologie » de W. Joest (cf. p. 117 : dans quel sens parler de paradoxe ? et p. 150 : danger pour la pensée théologique de se complaire dans la contradiction). Auparavant, glissé d'heureuse façon, l'apport d'un homme du Nouveau Testament (U. Wilckens) sur la structure de la tradition de Pâques : « Der Ursprung der Überlieferung der Erscheinungen des Auferstandenen ». Et l'œuvre se termine par des considérations pertinentes de R. Mumm sur des thèmes eschatologiques : « Wir erwarten ein Leben der zukünftigen Welt », étude d'histoire et de spiritualité, s'achevant, dans l'esprit du professeur Schlink, sur des perspectives œcuméniques. — Un très beau livre.

EDMOND GRIN.

PAUL SCHEMPP : *Gesammelte Aufsätze.* München, Kaiser Verlag, 1960, 305 p.

Paul Schempp est mort en juin 1959, à la fin de son premier semestre d'enseignement à la Faculté de Bonn comme professeur de systématique et de pratique. Successivement répétiteur du « Stift » de Tubingue, pasteur à Iptingen puis maître de « religion » à Stuttgart, il a agi en étendue et en profondeur, exerçant une influence bénie sur la pensée et la vie pratique d'un grand nombre de jeunes. Son secret : attacher le plus grand sérieux aux besognes même les plus humbles de chacun de ses « ministères » ; lier la tâche la plus pratique aux certitudes théologiques les plus hautes. Aussi tout ce qu'il a écrit conserve-t-il aujourd'hui encore vie et fraîcheur. Il aimait à se réclamer de Luther, de Kierkegaard et de K. Barth. — Un ouvrage comme celui que nous signalons ne se résume pas. Indiquer tous les titres des articles figurant dans la table des matières — six sur dix-huit sont inédits — serait fastidieux. Nous en retenons quatre : *Les problèmes de l'Eglise d'après l'Ecriture :* l'Eglise et le judaïsme, l'Eglise et le monde, le corps et l'esprit de l'Eglise, l'Eglise et le Royaume de Dieu. — Les pages consacrées à *La promesse de la confirmation* (107) donnent à réfléchir. On peut, comme l'a fait Kierkegaard, critiquer sévèrement cette coutume. A condition de ne jamais oublier pourtant que la fidélité de Dieu est toujours une fidélité à l'égard d'engagés *infidèles.* — On retrouve avec plaisir la pénétrante étude parue dans « Foi et Vie » (1948/3) *L'homme et la femme selon la Bible.* — Le texte intitulé *La mondanisation du baptême* est précieux. Il s'ouvre par un rappel toujours nécessaire : si la prédication n'est pas fermement axée sur l'Ecriture, les deux sacrements ne sont plus (c'est fatal) que des « cérémonies » totalement vides. Il s'achève sur sept considérations relatives au pédobaptisme, dont voici la première : supprimer le baptême des enfants est antiévangélique ; c'est empêcher la libre action de la grâce de Dieu.

EDMOND GRIN.

ILLTYD TRETHOWAN : *L'homme et la connaissance de Dieu.* Paris, Editions de l'Epi, 1963, 206 p.

Comme le reconnaît l'auteur, ce petit livre traite d'un « sujet impopulaire » : celui de la possibilité reconnue à l'esprit humain d'appréhender Dieu. Il s'agit donc d'un essai d'apologétique et de philosophie de la religion « qui a pour objet d'étudier la façon dont s'opère cette appréhension et d'en faciliter ainsi l'exercice » (p. 34). Pour réaliser ce dessein, Dom Trethowan, bénédictin anglais, nous invite à étudier avec lui les nombreux travaux entrepris au cours des vingt dernières années sur ce sujet controversé par les philosophes et les théologiens français et anglo-saxons. Ce panorama de l'apologétique contemporaine est fort intéressant en soi puisqu'il permet de comparer les voies d'approche empruntées par les diverses écoles, et qu'il offre l'occasion d'initier le public français aux grands courants de la pensée d'outre-Manche et réciproquement. Toutefois, on peut se demander s'il est vraiment possible de présenter, en si peu de pages, plus d'une trentaine d'auteurs différents, car il ne suffit pas de citer plusieurs phrases — même caractéristiques — de chacun d'entre eux pour communiquer l'essentiel de leur pensée ! — Dom Trethowan commence par réfuter à la fois les positivistes logiques, trop méfiants à l'égard de la métaphysique, et les thomistes partisans des preuves déductives de Dieu, dont les syllogismes ne sont valables que pour celui qui veut bien admettre une cause première infinie. Il préconise alors le recours à une méthode plus « augustinienne » qui s'élève de

la reconnaissance de l'existence de certaines valeurs à l'appréhension de Dieu. En effet, ces valeurs ne peuvent être que des valeurs « dérivées », des « réflexions » de Dieu, en vertu de la « parenté » de Dieu avec ses créatures (p. 145). Le moi est donc la source des découvertes et des expériences métaphysiques de l'homme, car « si nous n'admettons pas que notre expérience, en tant que telle, est sa propre garante, nous ne pouvons arriver à rien » (p. 166). Enfin, si la philosophie ne peut pas nous faire connaître Dieu entièrement, elle peut cependant « préparer l'esprit à la théologie » qui prendra la relève ; montrer cela, c'est accomplir un nécessaire devoir de charité pour permettre aux agnostiques de connaître Dieu. — Ainsi s'exprime Mgr Nédoncelle dans sa préface : « Le P. Trethowan estime que nous avons une capacité naturelle et intellectuelle de connaître Dieu et que tout acte de foi surnaturelle la présuppose. Il est en plein accord avec les documents du magistère ecclésiastique et il rappelle opportunément l'enseignement du premier Concile du Vatican sur la question. » C'est dire clairement pourquoi il ne nous a pas convaincu.

GILBERT RIST.

F. J. LEENHARDT, P. REYMOND, P. FRAENKEL, N. A. NISSIOTIS, G. WIDMER, J. DE SENARCLENS, E. ROCHEDIEU : *Le Saint-Esprit.* Genève, Labor et Fides, 1963, 145 p.

Présenté par le doyen Rochedieu, ce volume offre au lecteur six conférences faites aux pasteurs de Genève lors de leur Cours de perfectionnement, en janvier 1963. Voici les titres des travaux : I. Aperçus sur l'Esprit dans l'Ancien Testament. — II. Aperçus sur l'enseignement du Nouveau Testament sur le Saint-Esprit. — III. Le Saint-Esprit dans l'enseignement et la prédication de Luther, 1538-1546. — IV. Pneumatologie orthodoxe. — V. Saint-Esprit et théologie trinitaire. — VI. Le Saint-Esprit et la sanctification des chrétiens. — Dans un ouvrage de cette dimension, impossible de tout dire, et il faut au contraire se réjouir des richesses qu'il contient. Pour avoir une petite Somme sur le Saint-Esprit, on aimerait y trouver encore quelques pages sur la notion johannique de l'Esprit, et un exposé d'histoire des dogmes ; les allusions faites à celle-ci rendent le lecteur conscient de ce qu'il ignore ou a oublié, et éclairent peu sa lanterne. — Malgré le profond désaccord entre le théologien orthodoxe et les réformés au sujet du « Filioque », une conviction commune se fait jour : seule une théologie trinitaire peut garder l'Eglise de l'illuminisme et du subjectivisme.

FRANCIS BAUDRAZ.

ROBERT GUELLUY : *La Création.* Tournai, Desclée, 1963, 164 p. — CL. CHOPIN : *Le Verbe incarné et rédempteur.* Tournai, Desclée, 1963, 196 p. — CH. BAUMGARTNER, S.J. : *La grâce du Christ.* Tournai, Desclée, 1963, 340 p. Le Mystère chrétien, 4, 8, 10.

Les volumes de cette nouvelle théologie catholique paraissent à un rythme régulier. La Revue a signalé le bel ouvrage du P. Congar qui ouvre cette collection appelée à rendre de précieux services. L'ordonnance et le style des trois dernières publications restent les mêmes : énoncé des thèses qui seront développées dans le corps de l'ouvrage, à l'aide des données bibliques, historiques (Pères, docteurs, auteurs modernes) et spéculatives ; bibliographies générales et particulières abondantes à chaque question traitée ; nombreuses références bibliques, conciliaires, patristiques et médiévales dans la langue originale et dans la traduction française. Les auteurs ont fait un louable effort pour rénover

la présentation traditionnelle des lieux théologiques ; ils cherchent à l'aérer et à la clarifier ; ils y réussissent souvent. On admire leur souci pastoral et religieux comme leur préoccupation de mettre en relief l'actualité de la réflexion théologique. Mais rien de révolutionnaire dans ces trois volumes : le renouveau théologique se fait sentir au niveau des sources bibliques et patristiques, il n'a pas gagné encore le domaine de la dogmatique. Le théologien réformé est à la fois agréablement surpris de ce renouveau et anxieusement partagé par cette prudence. Le dialogue a déjà commencé autour de l'interprétation de l'Ecriture et de ses commentaires, quand débutera-t-il sur l'*intellectus fidei* ? Ces trois ouvrages manifestent la permanente valeur de la méthode scolastique ; serait-elle la seule capable d'expliciter l'intelligibilité des dogmes ? Si oui, ces livres auront le mérite de favoriser une salutaire, mais exigeante gymnastique de l'esprit. — R. Guelluy évite tout concordisme dans sa lecture des textes bibliques relatifs à la création (Genèse, Esaïe, Job, etc.). Il les commente à la lumière de l'Alliance, y discerne l'affirmation de la toute-puissance triomphante du Dieu vivant qui gouverne et dirige le monde en vue de la nouvelle création. Le dogme de la *creatio ex nihilo* renvoie à l'amour souverain de Dieu dont la présence conservatrice dans le cosmos est inséparable de sa présence rédemptrice dans le Christ. Le dogme vise à exclure tout dualisme et tout panthéisme, à préserver la distinction radicale entre l'Incréé et le créé et à sauvegarder la liberté et la gratuité de l'acte créateur ; il affirme la dépendance de la création à l'égard du Créateur à travers les catégories de causalité et de finalité. L'homme est étudié successivement dans le monde visible et dans le monde invisible des anges ; composé de corps et d'âme, il n'est repérable que dans son historicité, sa communauté et son travail et dans sa destinée surnaturelle. L'histoire du salut éclaire l'angélologie et la démonologie. Quelques réflexions sur la Révélation, la théologie et les sciences et une conclusion sur le P. Teilhard dissipent les malentendus d'une fausse apologétique. — Cl. Chopin dessine avec une clarté remarquable les lignes maîtresses de la christologie et de la sotériologie. Son traité est des plus classiques : comment l'Ecriture dévoile le Mystère du Christ ? Sa place dans l'histoire du salut et sa portée eschatologique. Comment comprendre sa double nature, sa sainteté, sa science, sa puissance et ses limitations ? Cette christologie ramasse les richesses de la tradition, résume les objections, leur apporte des réponses dans la perspective traditionnelle. On n'y cherchera pas les tentatives modernes de rendre compte du Mystère du Christ à l'aide d'autres approches que celles de Chalcédoine, mais des mises au point sur des questions controversées (la christologie de l'*Homo assumptus*, par exemple). La sotériologie examine la Médiation du Verbe et les offices sacerdotal et royal du Christ (l'office prophétique se rattachant à l'activité médiatrice) : « Le Verbe incarné est médiateur en son humanité, en tant que cette humanité est celle d'une personne divine » (p. 115) ; il en va de même pour le Christ en tant que prêtre et victime, roi dans son humanité glorieuse. L'exposé de la satisfaction vicaire et des mérites du Christ suit saint Thomas. — Le P. Baumgartner, le savant directeur du *Dictionnaire de spiritualité*, donne à son traité de la Grâce une allure christocentrique, sous les apparences d'une technicité déroutante pour les non-initiés. Il réussit ce tour de force de donner une enquête biblique et historique sur la grâce tout à fait remarquable (ni les protestants, ni Baïus, ni Jansénius ne sont oubliés) et une analyse dogmatique de cette réalité surnaturelle en reprenant les données positives dans un contexte spéculatif. L'âme de sa recherche est constituée par l'affirmation de l'adoption filiale de l'homme par Dieu, grâce à l'œuvre du Christ et de l'Esprit. La grâce est le Don par excellence incréé (le

Saint-Esprit) et créé, offert par le Christ en vue de la divinisation de l'homme, de son exaltation, de sa participation à la vie divine. Sans elle, pas de renouvellement, parce que, sans elle, il n'y a pas de conversion, de justification, de pardon réels. Grâce et charité sont distinctes et inséparables. Les protestants et leur doctrine bipolaire de la justification et de la sanctification sont moins éloignés de saint Thomas qu'il n'y paraît. Reste pourtant le problème de l'habitation de la grâce en l'homme, cette grâce sanctifiante avec son *habitus*. Le caractère christologique et ecclésial de la grâce si bien défini par l'auteur permettrait-il la reprise du dialogue ? On saura gré au P. Baumgartner d'affirmer nettement sa position contre les excès du pélagianisme ou du semi-pélagianisme et contre ceux du prédestinationisme, dans ses thèses sur la nécessité de la grâce et l'*initium fidei* fidèles au thomisme, selon lequel la grâce ne détruit pas la nature. La gratuité et la surnaturalité de la grâce, son caractère immérité, l'universalité de l'appel et du salut sont soulignés. On ne saurait trop recommander cet ouvrage pour les précisions qu'il apporte sur les notions de grâce suffisante, actuelle, efficace qui ont joué et qui jouent encore un si grand rôle dans les questions controversées de la conversion, de la justification et de la prédestination.

GABRIEL WIDMER.

GABRIEL-PH. WIDMER : *Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit.* Essai sur le dogme trinitaire. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963, 83 p. Cahiers théologiques, 50.

Mettre en lumière l'actualité du dogme trinitaire : telle est l'intention de l'auteur. Ce qui ne signifie pas qu'il va procéder à quelque ravalement de façade ou rajeunissement de vocabulaire. L'actualité du dogme, c'est l'acte éternel par lequel Dieu se rend présent. A ce « décret de Dieu », la foi consent ; aussi bien, parler de l'actualité du dogme trinitaire, c'est décrire l'acte de foi répondant à l'acte de Dieu. Certes, dans son intention critique à l'égard de la prédication et de la catéchèse, le dogme devient doctrine. Mais il serait faux de ne penser trouver le dogme qu'en la doctrine. Il est « la structure invisible de la prédication de l'Eglise et... la charpente apparente de sa catéchèse » (p.10). C'est dire qu'il y a contradiction dans les termes entre chrétien et unitaire ! Quiconque réfléchit à sa situation originaire de baptisé découvre d'ailleurs qu'elle « est le cadre à l'intérieur duquel le dogme trinitaire prend un sens » (p. 24). Mais il y a plus : le dogme veut rendre compte de Dieu lui-même. Et tout d'abord du rapport entre Jésus et Dieu. C'est ici l'occasion pour Widmer d'éclairer le sens des notions christologiques fondamentales : Parole du Père, Fils unique, issu du Père (un excellent paragraphe sur le bon usage des termes de « filiation » et de génération, voir en particulier la p. 31). Une discussion critique des grands vocables classiques, où l'auteur marque son intérêt pour une théologie trinitaire de l'Image, clôt cet important chapitre. Si l'on peut parler de « transcendance descendante » pour le Fils, l'œuvre de l'Esprit sera qualifiée de « transcendance ascendante » (p. 46), formule heureuse qui marque à la fois l'origine, le mouvement et la fin de l'œuvre du Paraclet. Widmer, à juste titre, se distance de la querelle du *filioque*, préférant montrer la complémentarité des deux registres du Don et du Souffle. Quant au chapitre sur « le Dieu trinitaire » il nous a paru le plus riche de sens dogmatique de tout le livre. A égale distance de l'intellectualisme notionnel de l'orthodoxie et de l'« invertébration » du libéralisme, le professeur genevois livre le bon combat de l'*intellectus quaerens fidem*. Il nous semble qu'il a écrit là des pages exemplaires d'une

vraie méthode dogmatique. Il n'a aucune peine à montrer dans ses conclusions que le dogme trinitaire « est comme le cœur de l'Evangile », « signe de la présence de Dieu, de sa souveraineté, de sa liberté et de son amour » (p. 68). « Puissance vivifiant le langage de l'Eglise », le dogme est le signe de l'authentique louange, du véritable amour en actes et en pensées. — Nous souhaitons que ce livre soit beaucoup lu, encore que — écueil sans doute difficile à éviter — le vocabulaire utilisé par l'auteur risque d'arrêter nombre de chrétiens non-théologiens de métier. Mais quiconque voudra comprendre la richesse du sens de la doctrine chrétienne sans se contenter d'« à-peu-près » devra lire ce livre. — Pour finir un mot plus critique — et très subjectif ! L'admirable sérénité des dogmaticiens nous remplit à la fois d'admiration et d'inquiétude. Il est très vrai que nous devons nous situer rigoureusement à partir du décret de Dieu suscitant l'acte de foi. Mais est-ce impiété que de se demander si une telle attitude n'est pas mise en question par la critique moderne de la religion ? Les dogmaticiens peuvent-ils s'exclure, par privilège ou par nécessité vocationnelle, de cette critique ? Si le dogme « dégage du sens » sa vérité n'est-elle pas dans son efficacité symbolisante, à partir de quoi sa propre critique reste toujours à faire ? Widmer me semble l'avoir lui-même reconnu dans ses conclusions (voir p. 70 ss) mais de façon rapide et sans en tirer les conséquences, éthiques en particulier. Une certaine bonne conscience léthargique — ou liturgique — de nos Eglises contemporaines ne repose-t-elle pas sur ce refus de critiquer, c'est-à-dire de comprendre son langage trinitaire ? Nous attendons aussi du dogmaticien qu'il inquiète les orthodoxies piétistes, fussent-elles même très « œcuméniques » !

ERIC FUCHS.

OTTO HAENDLER : *Die Predigt. Tiefenpsychologische Grundlagen und Grundfragen*, Dritte, durchgearbeitete und erweiterte Auflage. Berlin, Verlag Alfred Töpelmann, 1960, 359 p.

La première édition de ce livre avait paru en 1941. Une seconde édition, profondément remaniée, parut en 1948. La troisième édition reproduit pour l'essentiel la seconde, mais lui ajoute un *Nachtrag* de mise à jour générale. — L'intérêt de cette homilétique, c'est que son intention profonde et constante est « l'examen psychologique de la personne et de l'œuvre du prédicateur » (p. 322). Quand on a la franchise d'en dire les raisons — l'auteur, à ce sujet, est intarissable — et quand on ne prétend pas en faire la seule méthode possible — l'auteur ici est moins consentant — je ne vois pas pourquoi il serait *a priori* interdit ou faux d'aborder le problème homilétique par celui qui est chargé de proclamer l'Evangile. Bien des aspects de la prédication elle-même (qui certes est Parole de Dieu, mais qui est aussi vraie parole humaine) pourront en effet s'éclairer par ce biais, ne serait-ce que ce qu'Alfred Niebergall, dans sa belle monographie, a appelé *Der Prediger als Zeuge* (Handbücherei für Gemeindearbeit, Heft 4/5, Gütersloh, Gerd Mohn, 1960). — Après une introduction qui insiste surtout sur l'apport de la psychologie des profondeurs (essentiellement selon l'école de C. G. Jung) à la compréhension du ministère pastoral et qui clame que « le prédicateur en tant que sujet sera le point de départ et d'orientation constante » du traité, celui-ci se subdivise en quatre parties : la première reprend et précise le thème général en examinant l'importance du prédicateur-sujet pour la prédication elle-même ; la seconde décrit le cheminement qui va de ce sujet à l'Evangile à proclamer et au texte qui porte cet Evangile (c'est pour l'auteur l'occasion de traiter de la méditation au sens à la fois de la psychanalyse

et de la spiritualité) ; la troisième s'occupe de la communauté à laquelle l'Evangile doit être proclamé, et la dernière contient l'homilétique formelle (l'exégèse, la composition du sermon, la technique de la prédication, la manière de « rendre » la prédication et sa portée pour faire d'un ministère une œuvre au sens positif du terme). — Si l'on accepte de placer ce livre sous le contrôle d'ouvrages non seulement plus classiques mais plus justes parce qu'ils abordent le ministère de la prédication à partir de l'Evangile et non à partir de celui qui le proclame — je pense en particulier à W. Trillhaas, *Evangelische Predigtlehre*, München, 1936 [2] ; A. Schädelin, *Die rechte Predigt*, Zürich, 1953 ; G. Wingren, *Die Predigt*, Goettingen, 1955 ; W. Uhsadel, *Die gottesdienstliche Predigt*, Heidelberg, 1963 ; O. Semmelroth, *Parole efficace*, Paris, 1963 et surtout le chapitre que P. Brunner consacre à « das Heilsgeschehen in der Wortverkündigung » dans son ouvrage *Zur Lehre vom Gottesdienst der im Namen Jesu versammelten Gemeinde* (Leiturgia, vol. I), Kassel, 1954 — l'ouvrage de Otto Haendler, à qui ne redoute point un dur effort de lecture allemande, apportera beaucoup, en particulier pour la spiritualité pastorale.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

HOWARD G. HAGEMANN : *Pulpit and Table*, some chapters in the history of worship in the reformed churches. London, SCM Press, 1962, 139 p.

L'histoire du culte réformé est encore fort mal connue, c'est pourquoi l'on se réjouira de la publication des *Stone Lectures* (Princeton) dans lesquelles le pasteur H. G. Hagemann en a donné une présentation dans l'ensemble solide, alerte et intelligente. — L'ouvrage comprend cinq conférences. La première oppose la tradition liturgique zwinglienne à la calviniste. L'auteur n'a guère de tendresse pour la première, au sujet de laquelle il reprend les appréciations courantes et tellement simplifiantes (ainsi que le montre par exemple l'excellent ouvrage de J. Schweizer, *Reformierte Abendmahlsgestaltung in der Schau Zwinglis*, Bâle, Fr. Reinhardt, s.d., qui n'est pas cité). La seconde expose le déclin de la tenue et du style liturgiques réformés, l'affaissement aussi et avant tout du contenu du culte réformé durant la période qui va de l'Assemblée de Westminster à l'époque de Schleiermacher. La troisième suit la lente remontée d'une meilleure compréhension du culte chrétien, et mentionne l'œuvre des plus importants liturgistes réformés de J. F. Ostervald à E. Bersier, en passant par J.H.A. Ebrard, Ch. W. Baird, R. Lee, etc. La quatrième examine la théologie qui tout à la fois recueille et alimente cette redécouverte liturgique (souvent tout à fait déracinée d'une réflexion théologique valable), et présente l'œuvre de E. Irving (!), J. W. Nevin, H. Wotherspoon, etc. La dernière conférence est consacrée à l'élaboration d'une liturgique réformée commandée par la fidélité biblique (d'où la nécessité d'un culte à la fois homilétique et eucharistique, de la chaire et de la table, comme le dit le titre), par la participation du peuple (ce qui ranime un élément qui a été terriblement négligé et qui a fait de l'Eglise réformée l'une des plus cléricales qui soit) et par une disponibilité œcuménique profonde et confiante. — On apprend beaucoup de choses dans ces pages, par exemple sur l'influence considérable de la liturgie d'Ostervald (1713) sur le monde réformé anglo-saxon (traduction anglaise sur manuscrit en 1712, et nouvelle traduction pour l'Eglise huguenote de Charlestown, en Caroline du Sud, en 1853 (p. 61)), sur le sort de tant de réformés français exilés en Amérique qui, une fois assimilés, préférèrent symptomatiquement devenir membres de

l'Eglise protestante épiscopale plutôt que de rejoindre les réformés d'origine néerlandaise ou les presbytériens d'origine anglaise (p. 50), sur les mouvements liturgiques réformés anglo-saxons mal connus chez nous. Sous la conduite énergique et sûre de l'auteur, on apprend aussi à voir dans une lumière nouvelle certains aspects de l'histoire de l'Eglise réformée : l'impossibilité pour Ostervald et son école de réussir dans leur intention parce qu'ils n'avaient ou ne voulaient pas avoir une théologie des rapports entre la Parole et les sacrements (d'où un « renouveau » liturgique déraciné de sa référence sacramentelle logique et nécessaire, d'où aussi, en contrepartie ultérieure, chez Nevin par exemple, une surévaluation du sacrement au détriment de la Parole) ; les liens profonds entre l'atrophie de la vie eucharistique et la prolifération des sectes, puisque la vie eucharistique unit en un seul corps ceux qui partagent le même pain et puisque par conséquent ceux qui ne partagent plus guère le même pain perdent un des facteurs essentiels de leur cohésion ; etc. — Les auteurs de la Liturgie jurassienne de 1955 verront avec plaisir que leur œuvre est justement qualifiée de « the finest of the modern liturgies in the reformed Churches » (p. 107).

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Archivio di filosofia : *Umanesimo e Ermeneutica*. Padova, CEDAM (Casa editrice Dott. Antonio Milani), 1963.

A plusieurs reprises, la *Revue de théologie et de philosophie* a signalé l'intérêt et la richesse de l'*Archivio di filosofia*. Le fascicule présent est un appendice au cahier précédent, intitulé : *Ermeneutica e Tradizione*. Outre deux brèves et suggestives études, l'une de Robert Klein sur *Le thème du fou et l'ironie humaniste* (ce thème si largement exploité par l'art et la littérature de la Renaissance), l'autre de Giovanni Santinelli sur l'herméneutique de Nicolas de Cusa, nous trouvons dans ce fascicule des textes de deux humanistes peu connus : Francesco da Meleto et Guillaume Postel, présentés l'un par Cesare Vasoli, l'autre par François Secret. Da Meleto, marchand florentin, disciple de Savonarole, est l'auteur de prophéties touchant la rénovation de l'Eglise et la conversion imminente des juifs et des musulmans (il y eut en effet, à la fin du XVe siècle, des courants messianiques et eschatologiques dans le monde juif et dans l'Islam). Da Meleto se basait sur les textes canoniques de Daniel et apocryphes d'Esdras. Il eut l'honneur de présenter l'une de ses œuvres à Léon X alors que celui-ci, au début de son pontificat, comptait dans son entourage un groupe influent de prélats désireux de réformes. Malheureusement, à la veille de l'apparition de Luther, une réaction emporta toutes ces espérances. — François Secret étudie la personnalité déconcertante et les doctrines du « fol et docte » Guillaume Postel, cabbaliste chrétien dont la science incontestable et les idées extravagantes troublèrent à la fois jésuites et réformés et qui n'échappa que de justesse à l'Inquisition. Nous devons à Postel deux traductions successives du livre du Zohar, dont la première seule nous est parvenue.

LYDIA VON AUW.

GERARD SMITH, LOTTIE H. KENDZIERSKI : *The philosophy of being, Metaphysics I*. New York, The Macmillan Company, 1961, 408 p.

Ce livre, écrit dans l'esprit de l'aristotélisme thomiste, est une introduction et un guide de travail. L'intention pédagogique apparaît dans le style direct et vivant, dans l'emploi des exemples, dans les résumés et dans les conseils précis de lecture. L'ouvrage comprend vingt chapitres au cours desquels l'auteur

examine l'objet de la métaphysique, la puissance et le devenir, la puissance et la diversité des espèces et des individus, les différentes sortes de causes, les différentes sortes d'êtres, la question de notre connaissance de l'être et l'analogie, les transcendantaux. Cette introduction mène le lecteur assez loin dans la philosophie thomiste et ne néglige pas les analyses et les distinctions que beaucoup de manuels laissent de côté. C'est ainsi qu'on trouvera l'énumération des différents types d'abstraction, d'analogie, etc., et l'étude poussée du problème de la relation. Un autre mérite de l'auteur est la discussion qu'il institue avec Platon, Descartes, Wolff, Kant, et avec les modernes tels que James, Cassirer, Russell, etc. L'auteur défend clairement le réalisme, en particulier contre l'idéalisme et le néopositivisme.

FERNAND BRUNNER.

RAYMOND RUYER : *L'animal, l'homme, la fonction symbolique.* Paris, Gallimard, 1964, 272 p.

Voici un nouveau livre du professeur de Nancy, très suggestif comme les précédents. L'auteur veut dépasser les explications mythologiques et magiques de l'homme en recourant à « la science vivante, non dogmatique ». Il reconnaît que le mythe n'avait pas entièrement tort de parler d'un Logos primordial, car si l'homme et le langage sont sortis du Cosmos, c'est que le Cosmos, d'une manière ou d'une autre, n'est pas tout à fait étranger à l'homme et au langage. L'auteur met en œuvre son érudition biologique pour donner du comportement humain et animal une description non matérialiste. Selon lui, le cerveau ne suffit pas à rendre compte de l'action de l'être vivant ; il faut encore qu'intervienne la conscience instinctive ou volontaire pour fournir le thème de la conduite. Mais cerveau et conscience ne sont pas séparables comme des substances pourraient l'être. La conscience instinctive ou volontaire apporte l'unité du thème de la conduite, tandis que les phénomènes nerveux fournissent les éléments auxiliaires à relier. Le cerveau comme multiplicité de neurones ne peut dire : « Je cours. » Et un esprit indépendant du cerveau ne pourrait le dire non plus, car une course sans mouvement n'est pas plus une course qu'une multiplicité de mouvements sans intention dirigeante et intégrante. Mais si l'animal et l'homme ont en commun l'activité thématique, ils diffèrent par l'emploi qu'ils font de la conscience cérébrale. L'auteur s'applique à montrer comment, avec le même cerveau à peu de chose près que celui des autres mammifères, l'homme accède cependant à un plan supérieur, celui de la fonction symbolique. L'homme a non seulement la faculté de « parler à », mais encore celle de « parler de ». Par là lui sont ouvertes les routes merveilleuses du langage, de l'écriture, des mathématiques, de la création des machines, de la culture et du mythe. Les significations universelles auxquelles il accède de la sorte lui permettent d'atteindre l'ordre vivant qui est à l'œuvre dans les êtres, de l'infusoire à l'homme, et dans les Cosmos en général. L'homme atteint un « monde de sens », une « régulation transversale de son être » et de tout l'être. « L'homme est une pensée, une conscience et un cerveau dans une pensée, une conscience et un cerveau beaucoup plus vastes, mais analogues » (p. 257).

FERNAND BRUNNER.

GASTON BERGER : *Phénoménologie du temps et prospective.* Avant-propos par Edouard Morot-Sir. Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 280 p.

L'auteur est le philosophe français bien connu, l'ancien directeur général de l'enseignement supérieur, tué tragiquement dans un accident de voiture il

y a peu d'années. Edouard Morot-Sir a recueilli ici des articles ou communications dispersés dans des revues ou des actes de congrès. Les quatre parties qui composent cet ouvrage sont les suivantes : 1) La méthode phénoménologique ; 2) La situation de l'homme ; 3) Phénoménologie du temps ; 4) La prospective. L'ordre chronologique, à l'intérieur de chaque partie, a été en général respecté. On ne s'étonnera pas de la place importante réservée à la phénoménologie dans cet ouvrage, puisque Gaston Berger fut un des premiers introducteurs de cette philosophie en France. Ces textes sur la phénoménologie sont d'une grande clarté et constituent une excellente introduction. C'est le cas en particulier de l'article intitulé : *Les thèmes principaux de la phénoménologie de Husserl*, paru en 1944 dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Le temps était aussi pour Gaston Berger un sujet de prédilection. Husserl lui montrait la voie sans doute, mais la méditation sur le temps était aussi au cœur de sa propre philosophie. Gaston Berger pratiquait une phénoménologie largement ouverte qui débouchait sur un spiritualisme proche parent de celui de René Le Senne. On trouve des expressions remarquables de cette philosophie dans la deuxième et la troisième partie du livre. L'auteur dépasse le positivisme au nom du Devoir et de l'Idéal. Il reconnaît l'importance du temps dans la vie humaine, mais refuse d'admettre que l'homme soit enfermé dans le temps. L'angoisse et le scepticisme contemporains ont leur origine, selon lui, dans la représentation du temps comme d'un milieu absolu dans lequel l'homme serait « pris ». Il s'agit donc de dissoudre les images réalistes qu'on peut se faire du temps. Mais il n'est pas question de s'évader hors du monde. L'enracinement métaphysique n'exclut pas — au contraire — la réflexion sur l'avenir et le service des hommes. Par opposition à toute pensée rétrospective, qui procède par le recours au précédent, par l'analogie et par l'extrapolation, Gaston Berger est de ceux qui réclament de l'élite intellectuelle et politique un effort lucide d'attention à la nouveauté des temps que nous vivons. Il stigmatise cette erreur signalée par Valéry : entrer dans l'avenir à reculons. Telle est cette pensée étonnamment équilibrée, courageuse, profonde, souvent émouvante. Il n'y a pas d'aspects de la vie de l'esprit — de la technique au mysticisme — dont Gaston Berger ne s'applique à découvrir le prix. Sa philosophie est un optimisme et une sagesse. « Lorsque mes forces me trahissent, écrit-il, ou que ma douleur m'étourdit, quelque chose, au plus profond de moi-même, m'assure pourtant que ma joie demeure » (p. 120). Ou encore : « Les passions meurent d'elles-mêmes lorsqu'elles cessent d'avoir notre complicité secrète... Là où l'amour de la perfection possède l'âme tout entière, les attachements s'évanouissent. — Toute lutte est stérile, parce qu'il n'y a pas d'adversaire. C'est là ce que le philosophe comprend. C'est de cela que le mystique fait l'expérience » (p. 112).

FERNAND BRUNNER.

MAURICE MEIGNE : *Structure de la matière*. Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 96 p.

Cette initiation aux conceptions actuelles sur la structure de la matière suit dans les grandes lignes l'ordre chronologique des découvertes scientifiques depuis le début du XIXe siècle. Après avoir relevé, dans un premier chapitre consacré à l'apport de la philosophie antique, que « l'idée féconde, contenue dans l'atomisme antique, se limite à celle de la discontinuité des états et des modifications de la matière, en ses manifestations » (p. 14), l'auteur traite successivement de la discontinuité au niveau de la molécule, de l'atome et du

noyau. Il montre bien comment la science moderne a peu à peu été conduite à abandonner l'idée antique de corpuscules élémentaires nécessairement indivisibles, simples, pleins, homogènes, invariables et éternels, et à envisager au contraire des corpuscules dont l'invariance et la permanence sont relatives à certaines conditions qui doivent être soigneusement définies dans chaque cas. Ainsi apparaît nettement la nécessité, pour le savant qui veut saisir le réel physique, d'assouplir sans cesse les concepts hérités du passé et de préciser en même temps le domaine de validité de ses affirmations. Ce petit ouvrage nous donne donc une excellente leçon de philosophie des sciences, et même si l'on ne se consacre pas à cette partie de la philosophie, on fera bien de se demander avec l'auteur si certaines formes de la pensée scientifique actuelle ne permettraient pas de « rajeunir quelques vieilles notions, plus ou moins discréditées par les promesses qu'elles n'ont pu tenir » (p. 90). — En revanche, ce livre n'éclaire pas suffisamment les vues modernes sur la molécule ou l'atome : le profane a quelque peine à s'y retrouver dans un exposé trop rapide énumérant les découvertes faites en un siècle et demi sans donner beaucoup d'explications.

ANDRÉ VOELKE.

ANDRÉ MERCIER : *De l'amour et de l'Etre.* Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1960, 193 p.

Physicien connu au-delà de nos frontières, président de l'Institut de physique de Berne, l'auteur est également un philosophe dont les interventions sont appréciées dans les congrès internationaux. — L'épistémologie (terme auquel M. Mercier, selon un usage qui tend à se répandre, semble attacher la signification de théorie de la connaissance, plutôt que de réflexion critique sur les sciences) des derniers siècles a recherché l'objet ; dans cet ouvrage, M. Mercier vise l'*Etre*. — L'homme est blessé, il reçoit de Dieu l'obligation de chercher à effacer ses blessures, cette obligation, c'est l'*amour*. — Une fois que dans l'homme on néglige la matérialité tout en conservant la temporalité, on atteint l'âme. A partir de ce moment le plan de l'itinéraire métaphysique se dessine comme suit : « Dans une première recherche, je m'attacherai au problème de l'âme une et ferai abstraction de l'intelligence qui en est l'émanation sous forme multiple en raison de la multiplicité des choses. Dans la seconde, j'analyserai cette multiplicité, créée par le rapport de l'âme à la temporalité ou à la matérialité, ce qui revient au même, comme nous l'expliquerons. L'une et l'autre tournant constamment autour du concept de *liberté*, je montrerai comment cette dernière n'est pas incompatible avec le destin. Ces positions étant prises, il sera possible de préciser dans le détail en quoi l'acte de la *connaissance* est dicté par l'*amour* » (p. 20). — La méditation de M. Mercier le conduit à conclure à notre humilité, humilité non exempte de grandeur : « Que nous parvenions à deviner l'infini, à l'appréhender dialectiquement de diverses façons, voilà notre grandeur malgré notre petitesse ; je dirai, voilà notre dignité » (p. 190). — Méditation attachante par la probité de l'enquête qui vise à rétablir le pont entre la métaphysique et la science : si ce pont pouvait être rétabli, la Vérité serait à nouveau une...

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND.

J. VUILLEMIN : *La philosophie de l'algèbre.* Tome premier : Recherches sur quelques concepts et méthodes de l'Algèbre moderne. Paris, Presses universitaires de France, 1962, 582 p.

M. Vuillemin, professeur au Collège de France, a déjà publié plusieurs ouvrages dans lesquels il abordait le problème des rapports entre science et

philosophie : *L'héritage kantien et la révolution copernicienne* (1954), *Physique et métaphysique kantiennes* (1955), *Mathématique et métaphysique chez Descartes* (1960). D'une certaine façon, ce premier volume de sa *Philosophie de l'algèbre* témoigne de la même préoccupation. Il part du fait, à première vue paradoxal, que les mathématiques et la philosophie ont des objets d'étude profondément différents et que néanmoins chaque renouvellement de celles-là a eu, au cours de l'histoire, des répercussions essentielles sur celle-ci. Il doit ainsi exister, entre ces deux disciplines, certains liens intimes quoique assez subtils et c'est à les dégager et à en mesurer la portée que s'attache M. Vuillemin. — Pour y parvenir, il utilise une méthode que l'on pourrait appeler historico-critique ou même peut-être génétique. Il s'agit en tous cas d'une analyse de quelques-unes des théories mathématiques modernes les plus marquantes : théorèmes de Lagrange, de Gauss et d'Abel, théories de Galois, de Klein et de Lie. Mais l'auteur ne se contente pas de les décrire, ni même de les situer dans le corps constitué des connaissances. Il cherche encore à en montrer les origines, à dégager les conditions qui ont permis leur surgissement et, si l'on peut dire, à en saisir le devenir. — Il est évident qu'un tel essai vaut au moins autant par sa démarche que par ses conclusions et que la première ne saurait se résumer en quelques lignes. Aussi nous contenterons-nous d'énoncer les trois résultats fondamentaux auxquels parvient l'auteur. — 1. La raison apparaît comme la faculté de penser des structures, c'est-à-dire de les construire. Dans la mesure alors où les mathématiques ne sont rien d'autre qu'une composition de structures, il s'ensuit que leurs méthodes peuvent être appliquées valablement et avec profit à la philosophie elle-même, en tous cas à la « philosophie pure » dont l'objet propre est la connaissance. — 2. « Il n'y a pas de connaissance neutre » (p. 505), en ce sens que toute connaissance vise quelque chose, résulte de certains choix et, d'une façon générale, « est de part en part métaphysique » *(ibid.)*. — 3. Enfin, une critique générale de la raison pure est possible. Les choix métaphysiques de la mathématique ne relevant, en effet, que de la raison pure, il s'ensuit par là même l'existence d'une ontologie formelle. — Ce premier volume sera suivi d'un second qui s'intitulera : *Structure, infini, ordre* et nous nous en réjouissons. Il est vrai que, encore que d'une parfaite clarté, l'ouvrage de M. Vuillemin n'est cependant pas facile. Il fait appel à des connaissances nombreuses et précises en philosophie, en mathématiques et en histoire des sciences. Mais nous pensons que l'effort qu'il exige du lecteur est très généreusement récompensé. Il est difficile pour la bonne raison : parce qu'il est extrêmement riche de substance.

JEAN-BLAISE GRIZE.

University of Colorado Studies. Series in Philosophy. No. 1. Studies in Ethical Theory. Colorado, Boulder, 1958, 111 p.

Une grande part des contributions à ce numéro (nous n'en commenterons d'ailleurs que quelques-unes) sont centrées sur le thème de la nature humaine : peut-elle servir de fondement à la morale ? Ce qui renvoie à d'autres questions : quel sens donner à « nature humaine » ? Y a-t-il une « science de l'homme » ? Quelle est la nature de la vérité sur l'homme ? A ces questions répond avant tout l'article de M. FORREST WILLIAMS : l'homme n'est pas analogue à une machine ; il est plus complexe, et forme une unité indivisible. L'intuition, l'introspection, la sympathie, et même l'imagination jouent un rôle prépondérant dans la connaissance de l'homme. Il n'y a donc pas de science de la nature humaine ; la vérité sur l'homme doit être cherchée dans les œuvres

d'art. C'est dire que les prétendues sciences de l'homme n'ont pour objet que des faits isolés, détachés de l'unité organique qui constitue ce qui est proprement humain. C'est dire aussi que quand on parle de l'homme, il est impossible de séparer absolument les faits et les valeurs. — L'article de M. BERTRAM MORRIS va dans le même sens ; il répond à ce que G. E. Moore appelle « naturalistic fallacy », en montrant que les énoncés touchant la nature humaine impliquent des jugements de valeur. Le propre de l'homme est d'être social et responsable : voilà d'où dérivent les devoirs. — Le travail de M. DAVID HAWKINS a pour but de dégager les traits de la situation proprement morale. Elle est caractérisée par une zone d'indétermination et d'imprévisibilité ; 'agent moral ne peut plus alors se contenter de peser ce qui lui apportera le plus de satisfaction, car sa décision lui ouvrira peut-être des possibilités nouvelles, insoupçonnées, de satisfaction ; d'autre part, il choisit, non seulement ce qu'il fera, mais aussi ce qu'il sera. La situation morale oblige donc à un choix créateur, que l'auteur ne voudrait pourtant pas purement irrationnel : l'agent doit respecter une certaine continuité à l'égard de ses engagements antérieurs ; d'autre part, la valeur du choix peut être vérifiée après coup : le critère, c'est l'élévation, ou la croissance, de la personne morale. — A côté d'analyses si pénétrantes, on est surpris de trouver, dans la même revue, la lourde artillerie d'une contribution signée JOHN O. NELSON, qui déclare la guerre à toute « moralité », au nom d'une analyse néopositiviste des notions, analyse décrétant que l'expression « moralement bon » n'a aucun sens, puisqu'elle n'est susceptible d'aucune vérification expérimentale.

JEAN VILLARD.

RAPHAËL LÉVÊQUE : *Unité et diversité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, 124 p.

Ecrit à l'ombre de Platon et de Hegel, ce petit livre prend le contrepied des philosophes qui, à l'instar de Sartre et de Heidegger, accordent au non-être une valeur absolue ; en même temps, il réfute l'optimisme bergsonien, lequel s'efforce de minimiser l'importance de la négativité en l'intégrant à un devenir continu. L'homme est toujours tenté de considérer l'univers qui l'entoure tantôt comme unité s'il est un esprit synthétique, tantôt comme diversité lorsque son tempérament le porte à l'analyse. Mais dans les deux cas, c'est la négation qui est en jeu, soit qu'on la nie, soit qu'on lui fasse tenir le premier rôle. Tout choix cependant, et par conséquent tout refus, ne peut être fait qu'en fonction de certaines valeurs qui ne sauraient être mises en question par la négativité : voilà pourquoi le non-être doit être conçu « par le haut » et ne peut prétendre s'ériger en valeur absolue. Que le mal puisse exister ne tient pas à une valeur qui lui serait propre, mais à la liberté laissée à l'homme de pervertir les valeurs ; or, celui-ci a pour tâche de donner des significations au monde qui l'entoure : c'est la manière dont il répondra à cette vocation qui « justifiera son pessimisme ou nourrira son émerveillement ». La métaphysique ne peut que déboucher sur une morale, pour que la réalité soit conduite hors d'elle-même jusque vers la valeur qui lui donne son sens. — A bien des égards cet ouvrage est tonique, puisqu'il cherche à éclairer l'homme confronté à l'unité et à la diversité ; on regrette cependant d'y découvrir en plusieurs passages une certaine condescendance d'honnête homme à l'égard du monde scientifique et de la « frénésie de la civilisation industrielle ». Si l'ontologie doit rejoindre l'éthique, n'est-ce pas dans la relation du philosophe avec l'homme de science que cette jonction devrait s'opérer ?

GILBERT RIST.